

QUAND J'ÉCRIS JE SUIS UN LIEU

CATHIE BARREAU

vivre, c'est l'émerveillement simple.

Il n'admet aucun délire et aucun regret

prendre élan sur l'appui des jours heureux.

Se souvenir seulement du sentiment immense de
liberté

quand meurt un écrivain, il nous reste tout un monde,
ses livres et un chemin

j'écris dans le carnet de ma soeur,
dans les pas de ma mère
dans les rêves de mon père
j'écris dans mes années à venir

une pensée puissante amène à la douceur.

C'est le mou qui est cruel

on n'est jamais assez attentif à la multitude des
minuscules informations qui arrivent dans le corps et
racontent l'histoire à venir

il reste à transformer l'ensemble de nos chagrins en
un algorithme qui sauverait le monde

la mélancolie c'est la disparition du paysage.

Dès que mon regard y est attentif, dans son ensemble
comme ses détails, un fond de joie émerge

certains matins, l'impasse se transforme en chemin

dans la sérénité, aucune passion, plutôt de l'intensité

que dit la science quand la voix du chercheur tremble ?

Et plus tard, quand le chercheur commente son émotion ?

le livre se construit précisément et pourtant, chaque
matin, j'écris dans l'insu

« puisqu'une rose desséchée ne sent rien », écrit Claude
Simon dans *L'Herbe*.

Là encore il fait erreur

un livre est une structure complexe

L'auteur est un ingénieur qui a besoin d'imagination et
de matériaux multiples, de confiance et d'audace

je vous écris de la nuit la plus longue de l'année.

Elle veille sur nous, et si l'obscurité m'efface, dites-vous
bien que je fus heureuse

le cosmos semble plus en ordre que le fatras de la
langue; en écrivant, on tente de fabriquer (poïeo) de
toutes petites galaxies

il suffit d'une phrase reçue, à la recherche de laquelle
toute une vie s'est tendue, pour sauver en soi l'once de
joie qui mène la vie quotidienne

il est possible qu'on écrive mieux à l'aveugle, quand on ne sait pas précisément où on va consciemment dans ce qu'on a à dire pour se laisser guider par cet au-delà même de l'inconscient qui s'organise dans une forme

les personnages qu'on écrit, leurs ambivalences, leurs hésitations, leurs lâchetés, tout cela à mettre en scène sans les démasquer tout à fait de peur que le texte ne s'effondre ; comme dans la vie, préférer tourner les yeux sur l'horizon et tout est dit

c'est le regard étonné, les yeux sur le paysage anodin
prenant forme singulière alors, qui sauve des
questionnements incessants

osciller entre les sensations intimes et ce que le monde
envoie de terreurs et d'espoirs alourdit les jours qui
voudraient se défaire des questions et des brûlures

ce qui rend la vie merveilleuse et inconfortable, c'est
cette sensation d'être dans un entre-deux à apprivoiser,
et qu'au désespoir et à la fatigue succède un renouveau
qui prend ses sources *au-delà* de la raison

j'écris dans une langue inconnue de moi-même; et relisant mon carnet de l'an passé, j'y vois soudain les secrets que j'ai cherchés ailleurs.

M'étais-je jamais posé la question : que me disent mes phrases ?

être là, à la juste place, entre l'intimité, le secret de
l'écriture et le bord de la guerre, celle de nos ancêtres et
celle de notre aujourd'hui.

Ou alors mourir de chagrin

la voix du narrateur, ce personnage en soi, tout le long
du jour, tente de se faire une place dans les sons
intérieurs de l'auteure, et parmi tout ce qu'elle entend
dans les rues et les cafés, les ondes lointaines

même dans le silence du matin, le désordre du monde
tisse des pensées qui se croisent et s'entremêlent avec
les paroles des êtres proches et les oiseaux du jardin

c'est seulement parce qu'on peut dire "nous" que
pourront s'affronter les chaos du monde

qu'est-ce qui, dans ma destinée, me désire à mon insu ?

quelque chose en nous aspire au bleu, à ses dégradés, et
sa perte dans l'horizon.

Un désir de peindre

quand Ulysse guerroye, quelle est sa langue ?

Quand il revient auprès de Pénélope, sa langue a-t-elle changé ?

Quelles sont les langues d'Ulysse à chaque période de son épopée et comment son âme en est-elle affectée ?

“Traduire est impossible, mais on le fait”, disait André

Marcowicz.

Aimer aussi

ne rien attendre, sous chaque pas, exiger le meilleur

“de quoi souffres-tu ?” disais-je dans mon rêve à un homme nommé Ulysse allongé sur le sable d’une plage obscure.

Puis j’allai vers une lumière qui m’appelait

entre la joie profonde du cœur et la terreur du monde,
qu'y a-t-il donc ?

en mathématiques, il y a des nombres réels et des nombres imaginaires.

Il faut compter avec les deux

des étoiles qui brillent et sont déjà mortes. A l'inverse,
en nous des astres ne manifestent pas leur lumière et
savent plus *loin* que notre sentiment du jour

quand je crois improviser, je ne fais qu'accomplir un
désir caché

pour ressusciter, il reste à perdre ses illusions et “tout”
quitter, s’engager là où le pays en soi est vivant.

Il y aurait une poésie, un langage qui, au lieu de révéler,
s’accroche au déni, comme une peur de dire la folie du
monde aperçue dans les yeux de l’autre

dans la lenteur de l'écriture, je sens une consolation,
une sensation d'éternité, de tâche à continuer sans
cesse, une joie retrouvée chaque matin

la liberté, c'est celle de penser.

Et loin des préoccupations qui enfermaient l'esprit dans
un ressassement stérile, penser tisse alors des formes
où l'écriture advient comme le corps respire enfin

écrire dans la jubilation de s'affranchir un instant de
réalisme

on écrit, il semble qu'une histoire s'invente qui se révèle
vraie, une histoire qui n'attendait que les mots en
phrases rien qu'à elle

cette nostalgie de quelque chose qui n'a pas existé, mais
s'avance comme un désir qui a pris racine dans une vie
oubliée

loin des disputes entre les éditeurs, auteurs et autres
littérateurs, les livres se parlent, se nourrissent les uns
les autres, construisent des histoires, des épopées qui
s'entrecroisent, forment un tissu complexe et coloré

la tentation de ne se préoccuper que des couleurs changeantes du ciel à chaque instant fait-elle de l'artiste un être seul, ou au contraire est-il ainsi sensible au point d'être traversé par les états de chaque humain, ou encore est-il le veilleur qui a l'oeil à tout ce qui se reflète dans le cosmos ?

souvent j'hésite.

Puis je décide.

Et la trace de cette hésitation assouplit mon âme et
nourrit ma tendresse

l'ouvrage ne serait jamais achevé, mais il est rendu au monde d'où il vient, celui des pensées et des rêves, des souvenirs composés, de l'imagination des lecteurs

on abandonne les phares.

Même sur les rivages de nos vies, on croit savoir où on va sans boussole, le nez sur un écran aveugle.

Orgueilleuse obscurité

qu'est-ce qu'une pensée si elle ne sait rejoindre le jour ?
Et un geste, qu'est-il s'il n'est pas inscrit dans le
langage ?

rien n'est donné, tout semble s'arracher à la force du poignet.

Et quand une chance s'immisce, on pourrait ne pas happer sa lumière

je ne suis pas une enfant des fleuves, je suis une fille des
bords de mer.

J'avais 17 ans quand j'ai rencontré mon premier fleuve,
c'était l'Ohio

vivre ce serait être attentif; être dans la lucidité de la seconde du présent, dans la surprise renouvelée sans cesse de ce qui se meut entre les détails du monde et soi.

Vivre, être attentif et reliée au bourgeon vivant comme une âme

une tristesse de surface comme un bateau immobile
d'où va sourdre quelque chose qui n'a pas de nom parce
que tout est à gagner chaque jour, l'inconnu

vivre dans la catastrophe,
vivre parce que la bouture d'un figuier donne une
feuille naissante en dépit de l'abandon apparent,
vivre contre les mauvais augures, un dé de joie en soi,
fort comme une armée d'enfants rieurs

combien il en passe des années pour sentir enfin des
bribes de paix fantastique !

Elle viendrait de nos souffles quand nous dormons l'un
près de l'autre

« Sous ma table, poussent des campanules, des violettes », me disait Marie-Claire dans son jardin.

Cette phrase me revient, prégnante, et je sais soudain pourquoi elle s'impose : un texte de Saint-Exupéry, sous la table d'une famille en Amérique du Sud lors d'une escale, les serpents qui sortent d'un trou chaque soir dans les rires des enfants.

notre capacité à imaginer, envisager, inventer, repousse
la mort, ou du moins permet qu'un héritage se forme,
s'ouvre et nourrisse la paix

la poussière se dépose quand on est absent, quand on s'éloigne de soi.

Pour accueillir à nouveau, il faudra, plutôt que retrouver la douceur des gestes, refuser le mépris et inventer une danse intérieure

quand la métaphore de la renaissance n'en est plus une
puisque le corps a frôlé la mort et qu'il retrouve la
vivace force de s'épanouir, il est toujours temps d'écrire.

on éprouverait de l'amitié dans l'amour, mais aussi de l'amour dans l'amitié; ainsi nos vies sont, non pas floues, mais faites de complexes sensations parce que le réel ne sait rien des mots et des classements

la littérature lutte contre le mutisme, y compris celui
qui se cache derrière le bavardage.

Elle a maille à partir avec l'infra-mémoire, demeure
obscur dans les grottes de nos esprits et nos corps

je pleure souvent en ce moment. C'est à la fois de
chagrin et aussi de joie de comprendre que nous
sommes tous en liens, que notre humanité est faite de la
présence des corps-âmes. Soyons vaillants dans nos
larmes, soyons fiers dans notre solitude peuplée des
lointains qui nous gardent en vie

Manque d'océan et de vent d'ouest
Enfermée à huit lieues du rivage
Baignade interdite
Odeur des pins encapsulée
Plage horizon et pays voyage
Dans les rêves tout le jour
Je m'évapore pour m'enfuir
Vers la liberté.

il n'y aurait jamais de silence puisqu'il suffit du
craquement d'un meuble ou d'un cri d'hirondelle pour
le nier

Même la nuit, une voiture passant, solitaire, laisse une
trace dans les ondes

l'apparence heurtée du paysage ne dit rien de l'éternité
qu'on pressent dans le cosmos; le retour incessant
d'une étoile, d'un sentiment de fond

si j'écris c'est parce que je cherche... Quoi ?

Un rythme rhizome

Nous vivons chacun nos chagrins à notre façon. C'est un mystère, est-il partageable ?

Oui, à travers la littérature, c'est le lieu d'être ensemble. Quant aux larmes, elles sont de solitude, c'est aussi leur lieu.

que laisse-t-on dans les lieux où on a vécu ?

une onde qui parfois s'élève et trouble les êtres qui
passent là

une scène invisible qui respire encore

le titre n'est pas un résumé du livre

c'est un clin d'oeil poétique tendu vers texte

il arrive qu'on ne sache plus ce qui est du souvenir ou
de l'avenir.

Tout rime et résonne.

Pourtant, une sorte de paix tenue pointe comme un
bourgeon.

On ne sait rien de l'inespéré

La sagesse ne sait rien de la morale ou la raison

Elle est une innocence, une sérénité dans la tourmente

Comment le jardin fait-il pour montrer tant de paix ?

La lutte des arbres, des roses pour accueillir ou éloigner les insectes, l'effort des oisillons pour voler, tout pourrait être confrontation, forces en présence. La vie.

Titre : *Quand j'écris je suis un lieu*

C'est une phrase qui m'est venue alors que j'entrais dans le petit cimetière de Uranium City, en Saskatchewan. J'y ai lu les noms des morts, indiens, français. J'y cherchais le nom de mon père alors que je le savais reposer dans un cimetière de Vendée. Comme s'il avait pu laisser une trace là où il vécut dans les années 50.